La rhétorique de la « marche du silence » au Mexique en 1968

Marcel EGGLER

Université des sciences appliquées de Winterthur (Suisse)

Résumé : Dès le 22 juillet 1968, la ville de Mexico a été le témoin d'une escalade du conflit entre un gouvernement autoritaire et des milliers d'étudiants protestataires qui, comme dans de nombreuses autres régions du monde, réclamaient l'introduction d'un système démocratique, anarchiste ou socialiste (Rojas 2018). Le conflit s'est terminé le 2 octobre 1968 par un bain de sang sur la Place des Trois Cultures (*Plaza de las Tres Culturas*) : « le massacre de Tlatelolco ». Dans cet article, seront examinées, d'une part, l'escalade politico-communicative qui a précédé le massacre, et, d'autre part, la « marche du silence » du 13 septembre 1968 qui a conduit à la réponse violente des forces répressives du gouvernement de Díaz Ordaz. Le silence ou l'arrêt soudain de la communication (aposiopèse) est considéré comme un procédé rhétorique depuis l'Antiquité. Plus de 200 000 manifestants choisirent ce mode de communication pour réclamer plus de démocratie. Cet article examine les mécanismes de l'escalade de la violence, la force de ce silence collectif, et la manière dont il échoua face à la violence organisée d'un gouvernement autoritaire.

Mots-clés : Mexique-manifestations-marche-silence-massacre de Tlatelolco

Abstract: From 22 July 1968, Mexico City was the scene of an escalation of the conflict between an authoritarian government and thousands of protesting students who, as in many other parts of the world, were calling for the introduction of a democratic, anarchist or socialist system (Rojas 2018). The conflict ended on 2 October 1968 with a bloodbath in the *Plaza de las Tres Culturas*: "The Tlatelolco Massacre". This article examines the political and communicative escalation that preceded the massacre, as well as the "March of Silence" of 13 September 1968, which led to the violent response of the repressive forces of the Díaz Ordaz government. Silence or the sudden cessation of communication (aposiopesis) has been considered a rhetorical strategy since Antiquity. More than 200'000 demonstrators chose this mode of communication to demand more democracy. This article examines the mechanisms behind the escalation of violence, the strength of this collective silence, and how it failed in the face of organised violence of an authoritarian government.

Keywords: Mexico-demonstrations-march-silence-massacre in Tlatelolco

« Sur ce dont on ne peut parler,
il faut garder le silence. »
Ludwig Wittgenstein (1993 : 112)

Cette recherche porte sur une période historique marquée par la violence au Mexique, à laquelle la proposition n°7 mentionnée ci-dessus en exergue, la dernière du *Tractatus* de Ludwig Wittgenstein sur le silence, s'applique particulièrement bien. Nous parlons du « Mexique 68 » (« M68 ») : Dès le 23 juillet 1968, la ville de Mexico a été le témoin d'une escalade du conflit entre un gouvernement autoritaire et des milliers d'étudiants protestataires qui, comme dans de nombreuses autres régions du monde, réclamaient l'introduction d'un système démocratique, anarchiste ou socialiste (Rojas 2018). Le conflit s'est terminé, contrairement à de nombreuses autres régions du monde, par un massacre qui a eu lieu sur la Place des Trois Cultures (*Plaza de las Tres Culturas*) le 2 octobre 1968, appelé « *masacre de Tlatelolco* » ou « *matanza de Tlatelolco* » (boucherie de Tlatelolco), avec un nombre de morts inconnu jusqu'à ce jour.

Cet article est consacré à l'escalade politico-communicative qui a précédé le massacre, puis se focalise principalement sur un événement : « la *marcha del silencio* » (la marche du silence) du 13 septembre 1968. N'ayant pas été entendus par le gouvernement, les étudiants et leurs sympathisants se sont tus. Le silence ou l'arrêt soudain de la communication (aposiopèse) est considéré comme un procédé rhétorique depuis l'Antiquité. Dans le cas de « Tlatelolco », il en a été ainsi, le message était dans le silence lui-même. Il a été respecté par les plus de 200 000 manifestants présumés au début de la marche : le silence collectif du 13 septembre 1968 était « plus éloquent que les mots que les baïonnettes avaient fait taire » (Castillo García 2008).

1 Le silence du point de vue de la communication, de la linguistique et de la rhétorique

Dans la communication humaine, il y a une grandeur *e negativo*, une catégorie « du non ou du rien », un mode de comportement pour les situations communicatives où il est plus astucieux de ne rien dire que de dire quelque chose d'inapproprié, selon la devise de Boèce : *Si tacuisses, philosophus mansisses* – « Si tu t'étais tu, tu serais resté philosophe[1] ». Commençons par situer le « silence » dans une des théories de la communication humaine plus perspicaces de la deuxième moitié du XX^{e} siècle.

Le chercheur de la communication austro-californien Paul Watzlawick a formulé cinq axiomes pragmatiques qui peuvent aider à classer le silence comme phénomène communicatif, dont surtout le premier est devenu célèbre : « l'impossibilité de ne pas communiquer. » (Watzlawick *et alii* 1979 : 45-47). Watzlawick justifie cet axiome par la conviction que la communication est une forme de comportement et un comportement n'a pas de contraire, autrement dit « il n'y a pas de "non-comportement" » (Watzlawick *et alii* 1979 : 46).

[1] Boèce, *De consolatione philosophiae* (2,7, lignes 64 et suivantes) : *« Iam tandem », inquit, « intellegis me esse philosophum ? » Tum ille* [*i.e.* Boèce, ME] *nimium mordaciter : « Intellexeram », inquit, « si tacuisses. »*

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

Cela signifie qu'on communique, même si l'on ne parle pas : on émet des signaux communicatifs, d'une part des signaux non verbaux ou paralinguistiques qui accompagnent le langage verbal (p. ex. la vitesse d'élocution, la mélodie ou la prosodie de la langue, les pauses dans l'élocution, le grain de la voix), d'autre part des signaux paralinguistiques qui sont possibles même sans parler (p. ex. rire, soupir, sourire, secouer la tête, contact visuel, en général : la mimique). Et enfin, le langage non-verbal comprend le langage corporel, qui inclut la posture, le positionnement des personnes dans l'espace (aspect proxémique), la distance des interlocuteurs par rapport aux autres dans l'espace, mais aussi le choix même d'un espace, sa signification historique et culturelle : il s'agit de la « sémiotique de l'espace ».

Le fait que la communication ait un côté verbal et un côté non-verbal a été saisi par Watzlawick dans son « quatrième axiome ». Il y utilise la dichotomie conceptuelle entre « communication digitale [*i.e.* verbale] et communication analogique [*i.e.* non-verbale] » (Watzlawick *et alii* 1979 : 57-65). Watzlawick aboutit à la conclusion suivante :

> Le langage digital possède une syntaxe logique très complexe et très commode, mais manque d'une sémantique appropriée à la relation. Par contre, le langage analogique possède bien la sémantique, mais non la syntaxe appropriée à une définition non-équivoque de la nature des relations.
>
> (Watzlawick *et alii* 1979 : 65)



Document 1 : © Photographe : Roberto Hernández[2]

Cela peut être transposé à la logique communicative du silence : le silence, en tant que comportement hautement paralinguistique, ne dispose pas de la même syntaxe logique que la langue numérique, mais il comporte, comme nous le verrons, une sémantique plus significative dans le domaine des relations interpersonnelles[3].

[2] https://www.elsoldemexico.com.mx/mexico/sociedad/impresionantes-fotos-videos-marcha-silencio-estudiantes-unam-ipn-50-anos-matanza-2-octubre-68-1993322.html (consulté le 31/01/2024).

[3] Cette réflexion reflète le « deuxième axiome » de Watzlawick qui attribue à toute communication des aspects de « contenu » (c'est-à-dire des aspects sémantico-logiques) et des aspects de « relation » (c'est-à-dire des aspects « relationnels-sémantiques ») (Watzlawick 1979 : 49-51).

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

La logique d'une marche silencieuse implique en outre que les manifestants – même s'ils ne parlent pas – peuvent communiquer numériquement, par des tracts, des banderoles et d'autres canaux. À l'élément analogique central du silence s'ajoutent, lors de telles marches, l'utilisation de musique et de chœurs, de symboles (*cf.* les lèvres collées en croix du manifestant sur l'image[4]), de dessins et de caricatures, la localisation de la manifestation dans le temps et l'espace, c'est-à-dire le choix de la date, de la place, des itinéraires, etc. En somme, une telle marche – comme toute manifestation – est un événement polysémiotique complexe, constitué – même dans le cas de la marche silencieuse – d'un mélange de signes numériques et analogiques.

Dans de nombreux contextes, un autre facteur, pouvant influencer fondamentalement une dynamique communicative, vient s'ajouter aux caractéristiques mentionnées. Watzlawick cite ce facteur dans son « cinquième axiome ». Il y fait la distinction entre les interactions « symétriques » et « complémentaires » (j'utiliserai également la version *e negativo* : « asymétrique » au lieu de « complémentaire ») (Watzlawick *et alii* 1979 : 65-68). Il donne la définition suivante : « Une interaction symétrique se caractérise donc par l'égalité et la minimisation de la différence, tandis qu'une interaction complémentaire se fonde sur la maximalisation de la différence. » (Watzlawick *et alii* 1979 : 67).

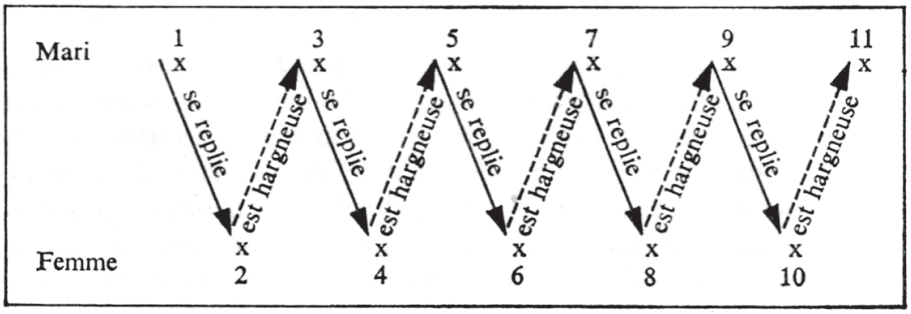
Watzlawick ne mentionne pas explicitement le « pouvoir » dans le contexte des « relations complémentaires », mais il s'appuie sur les dichotomies « soumission » *vs* « domination » et « position inférieure » *vs* « position supérieure » (Watzlawick *et alii* 1979 : 67), ce qui, à mon avis, légitime l'utilisation du terme « pouvoir » dans le contexte de sa théorie. Le facteur d'« asymétrie » ou du « pouvoir » a joué un rôle central dans les révoltes étudiantes de 1968. Même si ces soulèvements se sont déroulés de manière différente dans les différents pays, ils avaient tous un dénominateur commun : du côté des étudiants, il s'agissait toujours de rejeter les relations de pouvoir existantes dans la société respective et de revendiquer une participation politique accrue ; du côté des gouvernements, il s'agissait toujours de rejeter toute revendication par la force. On peut dire que les deux pôles cités par Watzlawick organisaient le discours de l'époque sur « la bonne organisation politique » et se conditionnaient mutuellement. Si la jeunesse rebelle avait abandonné sa résistance ou si l'État répressif avait renoncé à sa domination, dans les deux cas, les manifestations étudiantes de M68 se seraient probablement déroulées en grande partie sans effusion de sang.

Un autre élément, sur lequel Watzlawick a formulé son « troisième axiome », est étroitement lié à l'aspect de la « complémentarité » (Watzlawick *et alii* 1979 : 52-57). Il s'agit de l'élément de la « répétition » ou bien de la « progression ». La répétitivité est inhérente au comportement dysfonctionnel symétrique ainsi que complémentaire et maintient les positions bipolaires bloquées. Si nous supposons qu'une relation entre époux se déroule, selon l'exemple de Watzlawick (1979 : 54-55), de manière complémentaire, entre les comportements bipolaires « elle est hargneuse » et « il se replie », la dynamique communicative sous-jacente peut être décrite comme une interaction constante, un *perpetuum mobile*, un « échange monotone de messages de ce genre :

[4] Source : « Impresionantes fotos y videos muestran marcha del silencio a 50 años del 68 », *El Sol de México*, <https://www.elsoldemexico.com.mx/mexico/sociedad/impresionantes-fotos-videos-marcha-silencio-estudiantes-unam-ipn-50-anos-matanza-2-octubre-68-1993322.html (consulté le 24/07/2023).

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

“Je me replie parce tu te montres hargneuse” et “Je suis hargneuse parce que tu te replies”. » (Watzlawick *et alii* 1979 : 54). Un comportement toujours identique déclenche un autre comportement toujours identique. Dans le cadre de cette « oscillation oui-non-oui-non-oui », la femme ne perçoit que les triades 1-2-3, 3-4-5, 5-6-7, etc., et le mari que les triades 2-3-4, 4-5-6, 6-7-8, etc., c’est-à-dire que chacun ponctue la succession des unités communicatives comme une succession de triades de type *actio* → *reactio* (*omissa*) → *actio*. La perspective des individus est celle d’une victime qui réagit continuellement aux interventions de l’adversaire, perçues comme injustes. De telles constellations résulte souvent l’impression que les partenaires vivent dans deux mondes différents.



Document 2 : D’après : Watzlawick *et alii* 1979 : 54

Non seulement le comportement des individus, mais aussi celui des groupes sociaux se déroule selon une telle « suite infinie alternée » (Watzlawick *et alii* 1979 : 55). Les progressions du type décrit sont une sorte de jeu à somme nulle, chaque point d’inflexion neutralise le précédent ; d’un point de vue mathématique, cela peut être illustré par l’équation suivante :

$$S = a - a + a - a + a - a + a - a + a - a + a - \ldots$$

(Bolzano 1889, cité par Watzlawick *et alii* 1979 : 56)

Il n’y a toutefois pas de jeu à somme nulle lorsque les ponctuations s’intensifient au fil du temps. Le fait que l’intensité de la succession d’événements augmente dans certains cas est qualifié par Watzlawick de « schismogenèse symétrique » (Watzlawick *et alii* 1979 : 66). Cela correspond assez bien à ce que nous appelons une « escalade ». Le fait que des individus et des groupes, pris dans de tels cercles, provoquent par leurs interactions des réactions auxquelles on peut s’attendre avec une probabilité proche de la certitude a été qualifié par Watzlawick de *self-fulfilling prophecy* (Watzlawick *et alii* 1979 : 96). Ce type de prophétie fait partie intégrante des paradoxes décrits dans cet article ; ils sont si durables parce que les personnes en interaction s’attendent, sur la base de leur comportement, à un changement de réaction de la part de leur interlocuteur, et ne reçoivent alors qu’une « confirmation de la même chose », qui est fixée *a priori* dans la logique de leur comportement commun.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

2 Le M68 : Chronologie brève d'une escalade communicative

Le M68 commence, au sens étroit du terme, par une lutte entre lycéens réprimée par le *Cuerpo de Granaderos* (paramilitaire) le 23 juillet 1968 (Krauze 2013 : 350) et s'achève par une escalade communicative qui oscille entre les deux pôles « revendiquer » et « réprimer » : d'où le massacre d'étudiants manifestant le 2 octobre 1968. La police et les unités spéciales de l'armée, dont des tireurs d'élite de la garde présidentielle, déclenchent un bain de sang sur la Plaza de Tlatelolco qui fait, selon les sources disponibles, entre 43 et 300 morts (Aguayo 2018 : 111). La *Marcha del silencio*, qui nous intéresse dans le cadre de cette étude, a eu lieu le 13 septembre 1968.

Pour parler de M68, il ne faut pas oublier le contexte politique plus large des événements. Au moins dès la présidence d'Adolfo López Mateos (1958-1964), la répression est un moyen courant au Mexique pour étouffer dans l'œuf les révoltes de certains groupes syndicalisés, comme les cheminots et les médecins. Les forces de sécurité appliquent « *la regla de las 3 erres* » (« la règle des 3 R ») de Rubén Figueroa, le gouverneur autoritaire de l'État de Guerrero, pour traiter les rebelles : « *encierro, destierro o entierro* » (« emprisonner, exiler ou enterrer ») (Puig 2019 : 3).

Dans le contexte international, les années 1960 sont une période agitée : la « Guerre froide » est à son apogée ; la guerre par procuration au Vietnam polarise le monde, dans lequel l'opposition entre le communisme et le capitalisme s'accentue encore depuis la révolution cubaine de 1959. L'assassinat à Dallas du président John F. Kennedy (1963), l'assassinat de Martin Luther King (1968), l'exécution de Che Guevara (1967) électrisent le monde, ainsi que la jeunesse (étudiante) qui descend dans la rue non seulement à Mexico, mais dans de nombreuses métropoles, entre autres en France, aux Etats-Unis, en Allemagne et au Japon.

Les revendications des jeunes protestataires partout dans le monde sont bien connues : tous luttent pour une réduction du pouvoir de l'État, pour plus de transparence dans les processus de décision, pour plus de participation, donc pour une démocratisation des structures (Aguayo 2018 : 15). Pour comprendre la répression étatique dans le cas du Mexique, il faut se rendre compte du fait que le 10 octobre 1968, huit jours après le carnage de Tlatelolco, les Jeux olympiques d'été étaient ouverts dans la capitale.

L'action répressive des *Granaderos* lors de l'escarmouche du 23 juillet, évoquée au début, se répand comme une traînée de poudre dans la capitale : des meetings et des réunions sont d'abord organisés. Le 26 juillet, des manifestations ont lieu des deux côtés : l'une fidèle au gouvernement et l'autre organisée par le Parti communiste. Cette dernière réunit environ 700 étudiants qui célèbrent l'anniversaire de l'attaque de la caserne cubaine de Moncada.

Une semaine plus tard, le 28 juillet, une assemblée est organisée entre les représentants de l'UNAM (*Universidad Nacional Autónoma de México*) et de l'IPN (*Instituto Politécnico Nacional*) pour discuter d'une éventuelle grève. La liste des revendications comprend la disparition des organes répressifs, des compensations et la libération des étudiants détenus. Cela montre qu'une grande partie des étudiants des deux principales universités se ressemblent idéologiquement et rejettent l'État suprémaciste répressif.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

Le 29 juillet, les premiers débordements violents ont lieu. Des combats de rue font des blessés des deux côtés. Le 30 juillet, à minuit et demi, Luis Echeverría, ministre de l'Intérieur et bras droit du président autoritaire en exercice, Gustavo Díaz Ordaz, menace de faire intervenir l'armée contre les manifestants. Le soir même, des échauffourées ont lieu entre les soldats et les manifestants au lycée San Ildefonso. L'armée fait usage de bazookas ; il y a plusieurs blessés et d'importants dégâts matériels. On peut donc dire qu'en une semaine seulement, une étincelle s'est transformée en un incendie généralisé. Le climat dans la capitale s'est radicalisé, des actes de violence sont à prévoir à tout moment. La « ligne oscillante » décrite par Watzlawick a déjà été franchie à plusieurs reprises.

Le 1er août, le conflit entre dans une nouvelle phase. Le recteur de l'UNAM, Barros Sierra, prend position et prononce les mots paradigmatiques : « Notre lutte ne s'arrête pas. » Entre 100 000 et 150 000 personnes participent à la manifestation qui suivra. Le 2 août, inspirés par le discours du recteur, les étudiants forment le Conseil National de Grève (CNH : *Consejo Nacional de Huelga*) dont les membres sont des étudiants des principales universités les plus prestigieuses de la ville de Mexico, c'est-à-dire de l'IPN, de l'UNAM et du Colegio de México. Mais un grand nombre de sympathisants issus de la population se joignent aussi à eux. Lors de la manifestation du 13 août, les premiers discours haineux s'expriment : sur le Zócalo, apparaît une image montrant le président Díaz Ordaz en gorille portant l'uniforme de policier, et, pour la première fois, est scandé le slogan « ¡Sal al balcón, pinche hocicón ! (Montre-toi au balcon [*i.e.* du palais du gouvernement], stupide museau géant !) » L'ambiance générale reste cependant relativement calme et Díaz Ordaz agit de manière assez modérée par rapport à ce qui suivra, surtout pour les raisons suivantes (*cf.* Aguayo 2018 : 33) : (1) le mouvement de protestation bénéficie d'un grand soutien populaire, notamment dans la gigantesque capitale, centre politique, économique, scientifique et culturel du pays ; (2) les leaders n'ambitionnent pas des postes et ne réclament pas d'indemnisations dans un premier temps ; (3) les leaders sont organisés de manière collective, il manque un « *caudillo* », un leader qui aurait une solution à tous les problèmes ; (4) sous la forme de brigades non armées (*brigadas*), les manifestants distribuent des tracts polycopiés et entrent en contact direct avec la population lors de leurs « *marchas* » ; (5) il existe, certes, un courant violent parmi les manifestants, mais la grande majorité se comporte de manière pacifique.

Le 22 août, sous le choc de l'écrasement soviétique du Printemps de Prague par les troupes du Pacte de Varsovie le 21 août, le ministre de l'Intérieur, Luis Echeverría, tarde à offrir aux étudiants un premier "dialogue". Le lendemain, les étudiants acceptent d'abord cette offre, mais à condition que le dialogue se déroule dans un lieu public et qu'il soit vraiment public, c'est-à-dire qu'il ait lieu en présence de la presse, de la radio et de la télévision. Cette proposition n'est pas acceptée par le gouvernement de Díaz Ordaz. Les étudiants ont alors le sentiment de ne pas être entendus et rejettent « l'offre » de dialogue (Krauze 2013 : 356-357). On sait aujourd'hui, qu'en fait, la communication n'était pas coupée entre les leaders politiques et les étudiants et qu'elle ne s'est jamais complètement interrompue ; même Echeverría lui-même aurait participé au dialogue officieux avec le CNH.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

Mais l'absence de dialogue officiel radicalise les deux parties. Le 27 août, le *Zócalo*, la place la plus emblématique de Mexico, située dans le centre historique, est secouée par l'un des plus grands rassemblements jamais organisés depuis le début des troubles. Des centaines de milliers d'étudiants, de professeurs et de sympathisants marchent du *Museo Nacional de Antropología*, l'un des musées les plus importants d'Amérique, vers la place la plus historique du pays, où aucune manifestation de cette ampleur n'avait encore eu lieu. Deux semaines et demie plus tard, le 13 septembre, la *Marcha del silencio* aura le même point de départ et le même point d'arrivée.

Le *Zócalo* doit son importance à sa position dans la ville, à son histoire, à son ampleur et aux bâtiments qui l'entourent : il est bordé, au nord, par la plus grande cathédrale du pays, à l'est, par le palais du gouvernement, au sud, par des ministères et, à l'ouest, par quelques-uns des hôtels urbains les plus nobles. Le *Zócalo* a été pendant des siècles le centre de la métropole géante du *Valle de México* ; chaque matin, des soldats y hissent un drapeau mexicain surdimensionné qui est retiré le soir. Déjà à l'époque de la métropole aztèque, Tenochtitlán, avant sa conquête par les Espagnols en 1531, cette place était le centre de la ville. À l'endroit de l'actuelle cathédrale se trouvait le *Templo Mayor* du dieu aztèque *Quetzalcóatl* ; il en reste quelques dernières pierres visibles aujourd'hui. Pas loin de l'actuel *Zócalo* se trouvaient les palais du dernier souverain aztèque *Moctezuma II*.

Ce 27 août, certains manifestants du *Zócalo* initient des « agressions verbales » (Aguayo 2018 : 38) contre les représentants politiques et les organes exécutifs du pays. C'est surtout le président Gustavo Díaz Ordaz qui est la cible de ces attaques. Selon Krauze, le M68 est à son apogée le 27 août ; en même temps, « [le mouvement] amorce le déclin de son mouvement avec ses excès verbaux » (Krauze 2013 : 357). Parmi les cris les plus inoffensifs et sans doute les plus légitimes du point de vue de la société civile, on trouve des revendications telles que :

> ¡Respeto a la Constitución ! (Respect pour la Constitution !)
> ¡No queremos el informe, solo queremos la verdad ! (Nous ne voulons pas de rapport présidentiel [*i.e.* le 1er septembre], mais la vérité !)

Les cris les plus agressifs ne se contentent pas de réclamer le respect des droits des citoyens, mais transmettent des revendications très concrètes qui scandalisent les cercles loyaux au gouvernement et confirment leurs soupçons que les insurgés ne visent rien d'autre qu'un renversement politique :

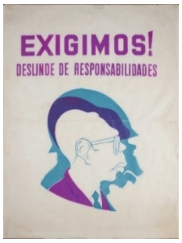
> ¡Nos levantaremos cuando nos dé la gana ! (Nous nous soulèverons quand ça nous arrangera !)
> ¡No queremos Olimpiadas, queremos Revolución ! (Nous ne voulons pas des Jeux olympiques, nous voulons la révolution !)

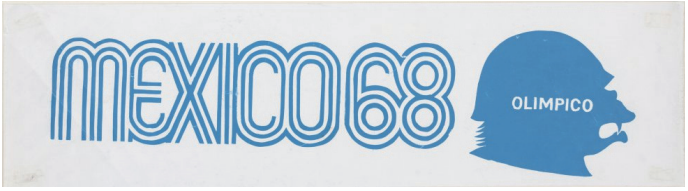
Dans une interprétation très large de la liberté d'expression, des insultes personnelles, dont des comparaisons et métaphores animales du type suivant, sont finalement scandées[5] :

[5] Toutes les citations des chants sont tirées de : Krauze 2013 : 357-358 et Aguayo 2018 : 36.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

¡Vacuna a tu granadero ! (Vaccine ton grenadier !)
¡Ho Ho Ho Chi Minh, Díaz Ordaz, chin chin chin !
¡Díaz Ordaz buey buey buey ! (Díaz Ordaz, bœuf !)
GDO [acronyme pour Gustavo Díaz Ordaz] = DOG [anagramme : « chien »]
Díaz Ordaz : ¡Asesino ! [Assassin !]
¡Igual a Hitler ! [Comme Hitler !]
¡Apestas ! (Tu pues !)
¡Gorila ![6] (Gorille !)
¡Sal al balcón, pinche hocicón ! (Montre-toi au balcon, stupide museau géant !)





Documents 3 et 4 : Les deux caricatures sont accessibles par : https://elpais.com/elpais/2018/03/17/album/1521255304_811556.html#foto_gal_1 consulté le 24/07/2023).

Dans la nuit du 27 au 28 août, la police et les forces armées évacuent le *Zócalo* ; il y a peu de blessés. « Fueron desalojados » (« ils ont été expulsés »), titre le journal *El Universal* (Krauze 2013 : 1968). Seule certitude, le prochain rendez-vous conflictuel est déjà à la porte : le discours du président sur l'état de la nation (« *el informe del presidente* »), qui a lieu chaque année le 1er septembre, deux semaines avant la fête nationale du 15 et 16 septembre, et est célébrée au *Zócalo*, entre autres.

3 Trois textes paradigmatiques de conflit : Le discours du recteur, le « *pliego petitorio* » du « Conseil de grève » et « le 4e rapport du Président »

Des « 100 jours » du M68, entre le 23 juillet et le 12 octobre 1968, il reste un nombre incalculable de documents, dont une grande partie est accessible *via* les archives de l'UNAM[7] et d'autres archives. Cependant, il subsiste un nombre inconnu de sources qui n'ont pas encore été déclassifiées. Je présente ci-dessous trois sources textuelles connues depuis longtemps qui, selon moi, documentent le déroulement du conflit de manière paradigmatique. Il s'agit (1) de l'extrait d'un discours de Javier Barrios Sierra, alors recteur de l'UNAM, professeur d'ingénierie, politiquement modéré et

[6] « Gorille ». *Cf.* la caricature de GDO ci-dessous, qui représente le président comme un gorille : une allusion à sa laideur prononcée, surtout en raison de ses dents impressionnantes (Aguayo 2018 : 33). Díaz Ordaz aurait souffert toute sa vie de sa laideur (*fealdad*). (*Cf.* Krauze 2013 : 319-324). C'est de lui que vient la phrase : « Soy lo suficientemente feo como para que me tengan miedo » (Krauze 2013 : 319) (« Je suis assez laid pour qu'on ait peur de moi. »). – « Exigimos deslinde de responsabilidades » (« Nous exigeons des comptes »).

[7] El Centro Cultural Universitario Tlatelolco, *M68, Ciudadanías en Movimiento*, dossier en ligne : <https://m68.mx (consulté le 24/07/2023).

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

largement respecté, qui a prononcé le 1er août 1968, à l'occasion d'une assemblée d'étudiants des deux grandes universités, l'UNAM et l'Institut polytechnique IPN, un discours très remarqué dans lequel il a adopté un ton conciliant et conciliateur.

Le texte (2) est une version du « *Pliego petitorio* » (« Le formulaire des exigences »), rédigée et diffusée des milliers de fois par le *Consejo Nacional de Huelga* (CNH) (le Conseil National de Grève) qui regroupait à l'époque des étudiants de presque toutes les universités de Mexico City. La version reproduite ici a été publiée dans les premiers jours du mois d'août et le ton est plus acerbe, plus exigeant que le texte conciliant du recteur Barrios. Ce n'est pas un hasard si ce texte a été mis en circulation peu de temps avant les *marchas* du 13 août. À cette date, nous l'avons vu plus haut, le conflit avait atteint un stade d'escalade où la violence verbale et physique s'était répandue des deux côtés.

Le texte (3) émane du président Gustavo Díaz Ordaz. Celui-ci ne s'était auparavant jamais adressé aux étudiants par un discours officiel depuis le début du mouvement. Son jour est venu le 1er septembre, le jour traditionnel du rapport du Président au Congrès (el *Informe*). Comme l'indique le titre de l'événement, le président ne s'est pas non plus adressé aux étudiants ce 1er septembre, il ne s'est pas montré sur le balcon du Palais du gouvernement au *Zócalo*, mais il s'est exprimé devant le Parlement et il a parlé longuement, comme le font encore aujourd'hui nombre de présidents latino-américains. Son monologue a duré 3 heures et 35 minutes. La partie la plus importante a été consacrée au conflit entre l'État et la jeunesse rebelle (Aguayo 2018 : 51, 53 ; « Informes »).

Considérons ci-dessous des extraits du discours du recteur Barrios Sierra et la liste d'exigences du *Consejo Nacional de Huelga*. Plus en avant dans le texte, nous analyserons en détail le « rapport de GDO » et examinerons un extrait court mais paradigmatique du discours du président.

(1) Javier Barrios Sierra[8] :

[…] Quiero decir que confío en que todos sepan hacer honor al compromiso que han contraído. Necesitamos demostrar al pueblo de México que somos una comunidad responsable, que merecemos la autonomía, pero no solo será la defensa de la autonomía bandera nuestra en esta expresión pública ; será también la demanda, la exigencia por la libertad de nuestros compañeros presos, la cesación de las represiones.	[…] Je souhaite dire que je suis convaincu que vous honorerez tous l'engagement que vous avez pris. Nous devons montrer au peuple mexicain que nous sommes une communauté responsable, que nous méritons l'autonomie, mais ce ne sera pas seulement la défense de cette dernière qui sera notre bannière dans cette expression publique ; ce sera aussi la revendication, l'exigence de la liberté de nos camarades emprisonnés, l'arrêt de la répression.

[8] Source : <https://stunam.org.mx/8prensa/cuadernillos/cuaderno44.htm$>$ (consulté le 24/07/2023).

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

Será también para nosotros un motivo de satisfacción y orgullo que estudiantes y maestros del Instituto Politécnico Nacional, codo con codo, como hermanos nuestros, nos acompañan en esta manifestación. Bienvenidos. Sin ánimo de exagerar, podemos decir que se juegan en esta jornada no solo los destinos de la Universidad y el Politécnico, sino las causas más importantes, más entrañables para el pueblo de México. En la medida en que sepamos demostrar que podemos actuar con energía, pero solo dentro del marco de la ley, tantas veces violada, pero no por nosotros, afianzaremos no solo la autonomía y las libertades de nuestras casas de estudios superiores, sino que contribuiremos fundamentalmente a las causas libertarias de México.	Ce sera également pour nous une source de satisfaction et de fierté que les étudiants et les enseignants de l'Institut National Polytechnique, côte à côte, comme nos frères et sœurs, nous accompagnent dans cette manifestation. Nous leur souhaitons la bienvenue. Sans vouloir exagérer, nous pouvons dire que ce qui est en jeu ce jour-là n'est pas seulement le destin de l'université et de l'école polytechnique, mais aussi les causes les plus importantes et les plus chères au peuple mexicain. Dans la mesure où nous saurons démontrer que nous pouvons agir énergiquement, mais toujours dans le cadre de la loi, si souvent violée, pas par nous, nous ne renforcerons pas seulement l'autonomie et les libertés de nos établissements d'enseignement supérieur, mais nous contribuerons aussi fondamentalement à la défense des libertés au Mexique.
Vamos pues, compañeros, a expresarnos. Y no necesito repetirles una vez más que estemos alertas sobre la actuación de posibles provocadores. Los provocadores, lo señalo desde ahora, si los hay espero que no, confío en que no, serán objeto del repudio mayoritariamente abrumador de la comunidad universitaria. Y yo, lo digo desde ahora y sin ambages, seré el primero en denunciarlos ante nuestra universidad y ante la opinión pública. Muchas Gracias.	Alors, exprimons-nous, camarades. Et je n'ai pas besoin de répéter une fois de plus que nous devons être attentifs aux actions d'éventuels provocateurs. S'il y a des provocateurs, je le précise d'ores et déjà, et j'espère qu'il n'y en a pas, ils feront l'objet d'une condamnation unanime de la part de toute la communauté universitaire. Et je serai le premier à les dénoncer dans notre université et à l'opinion publique, et je le dis maintenant et sans ambages. Merci beaucoup.

Ce qui ressort tout d'abord de cet extrait, c'est que le recteur Barrios ne reprend pas la dichotomie de la jeunesse manifestante, « État autocratique » *vs* « étudiants engagés », mais « le Mexique de la liberté » *vs* « les provocateurs ». Après son discours, il invite à une marche pacifique qui est suivie par plus de 50 000 participants parcourant, entre autres, quelques kilomètres le long de la *Calle de Insurgentes*[9]. Selon son discours, les ennemis qui sont « l'objet d'une condamnation unanime de la part de la communauté universitaire » sont d'éventuels « provocateurs », mais pas les personnes qui s'engagent « uniquement dans le cadre de la loi » pour des droits libéraux comme « l'autonomie et les libertés de nos établissements d'enseignement supérieur », voire même pour « la défense des libertés au Mexique ». Ce n'est que lorsque Barrios parle de ces manifestants pacifiques pour les libertés au Mexique qu'il utilise les pronoms intégrateurs de la première personne du pluriel : « nous », « notre », « nos ».

Le fait que le recteur présente finalement des revendications qui sont aussi formulées dans les « formulaires d'exigences » des étudiants – « la liberté de nos camarades emprisonnés, l'arrêt de la répression, l'autonomie de nos établissements d'enseignement supérieur » – rend Barrios extrêmement crédible, car, tout comme les pouvoirs publics, il suppose que les ennemis du Mexique qui défend les libertés se trouvent dans les cercles des personnes prêtes à recourir à la violence et des « incendiaires » (*cf.* en anglais : les discours « *us* » *vs* « *them* »).

[9] Dans l'histoire mexicaine, le terme « *Insurgentes* » désigne les troupes rebelles qui se sont battues pour obtenir la souveraineté de l'État mexicain lors de la guerre d'indépendance de 1810 à 1821. – Avec près de 30 km de distance, la « Calle de Insurgentes » est l'une des plus longues artères locales du monde ; elle relie le sud de la ville avec le nord, et donc aussi l'UNAM au sud avec le Politécnico/IPN au nord.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

(2) « El pliego petitorio » (le formulaire des exigences) du *Comité National de Grève* (CNH), écrit pendant les premiers jours d'août 1968 (Krauze 2013 : 352)[10] :

NOUS EXIGEONS ACTUELLEMENT DU GOUVERNEMENT LES MESURES SUIVANTES :

1. L'abrogation des articles 145 et 145 bis du code pénal fédéral, qui prévoient le délit de dissolution sociale.
2. La libération de tous les prisonniers politiques.
3. La disparition du corps des grenadiers et la non-création d'un autre corps similaire
4. Le licenciement des chefs de la police : Luis Cueto Ramírez, Raúl Mendiola Cerecero et Alfonso Frais, responsables de l'agression.
5. L'indemnisation des familles de tous nos camarades tombés au combat.
6. La classification des responsabilités des fonctionnaires qui ont ordonné la répression : ils devront être jugés en fonction de la gravité de leur crime.

Cette lutte est longue et difficile, cependant, nous considérons pour le moment que ces points sont indispensables pour obtenir la LIBERTÉ D'EXPRESSION ET LA TENUE D'UNE RÉUNION EFFICACE, afin qu'ensuite, sans crainte de répression, nous puissions analyser et préciser chacune des failles du système de gouvernement actuel.

TRAVAILLEUR MEXICAIN : FAIS TIENNE CETTE GRÈVE NATIONALE.

EXPLOITER LA TERRE, PAS L'HOMME.

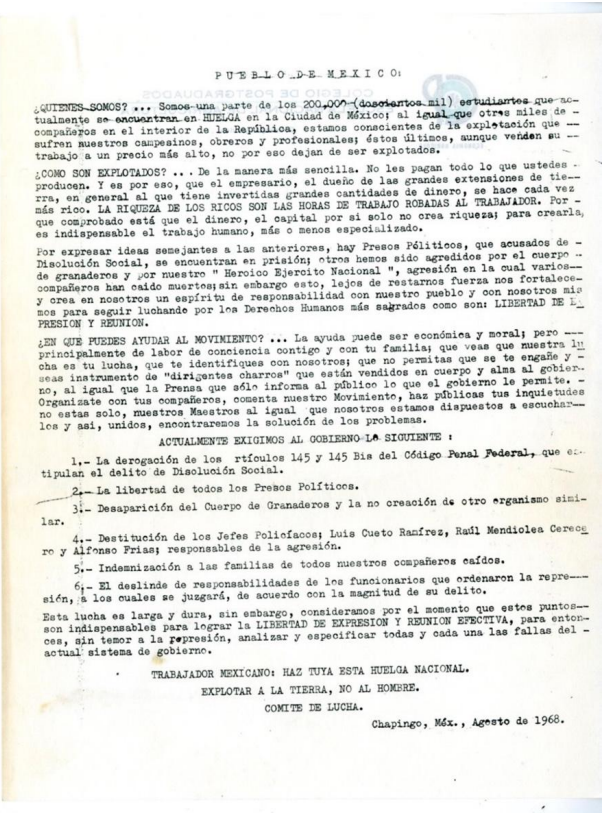
COMITÉ DE LUTTE.

Chapingo[11] Mexique, août 1968.

[10] Source du tract : Comité de Lucha Chapingo (Productor), Presentación del Movimiento Estudiantil y el pliego petitorio a la sociedad mexicana, Fondo M68, Centro Cultural Universitario Tlatelolco, UNAM. Accessible sous : https://m68.mx/coleccion/8133 (consulté le 24/07/2023).

[11] Chapingo est une ville à l'est de Mexico City ; elle est le siège d'une université qui, en 1968, s'appelait encore Escuela Nacional de Agricultura (ENA) ; son nom actuel est « Universidad Autónoma Chapingo » (UACh ; https://www.chapingo.mx).

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918



PUEBLO DE MEXICO:

¿QUIENES SOMOS? ... Somos una parte de los 200,000 (doscientos mil) estudiantes que actualmente se encuentran en HUELGA en la Ciudad de México; al igual que otros miles de compañeros en el interior de la República, estamos conscientes de la explotación que sufren nuestros campesinos, obreros y profesionales; éstos últimos, aunque venden su trabajo a un precio más alto, no por eso dejan de ser explotados.

¿COMO SON EXPLOTADOS? ... De la manera más sencilla. No les pagan todo lo que ustedes producen. Y es por eso, que el empresario, el dueño de las grandes extensiones de tierra, en general al que tiene invertidas grandes cantidades de dinero, se hace cada vez más rico. LA RIQUEZA DE LOS RICOS SON LAS HORAS DE TRABAJO ROBADAS AL TRABAJADOR. Porque comprobado está que el dinero, el capital por si solo no crea riqueza; para crearla, es indispensable el trabajo humano, más o menos especializado.

Por expresar ideas semejantes a las anteriores, hay Presos Políticos, que acusados de Disolución Social, se encuentran en prisión; otros hemos sido agredidos por el cuerpo de granaderos y por nuestro " Heroico Ejercito Nacional ", agresión en la cual varios compañeros han caido muertos; sin embargo esto, lejos de restarnos fuerza nos fortalece y crea en nosotros un espíritu de responsabilidad con nuestro pueblo y con nosotros mismos para seguir luchando por los Derechos Humanos más sagrados como son: LIBERTAD DE EXPRESION Y REUNION.

¿EN QUE PUEDES AYUDAR AL MOVIMIENTO? ... La ayuda puede ser económica y moral; pero principalmente de labor de conciencia contigo y con tu familia; que veas que nuestra lucha es tu lucha, que te identifiques con nosotros; que no permitas que se te engañe y seas instrumento de "dirigentes charros" que están vendidos en cuerpo y alma al gobierno, al igual que la Prensa que sólo informa al público lo que el gobierno le permite. Organizate con tus compañeros, comenta nuestro Movimiento, haz públicas tus inquietudes no estas solo, nuestros Maestros al igual que nosotros estamos dispuestos a escucharles y así, unidos, encontraremos la solución de los problemas.

ACTUALMENTE EXIGIMOS AL GOBIERNO LA SIGUIENTE :

1.- La derogación de los rtículos 145 y 145 Bis del Código Penal Federal, que estipulan el delito de Disolución Social.

2.- La libertad de todos los Presos Políticos.

3.- Desaparición del Cuerpo de Granaderos y la no creación de otro organismo similar.

4.- Destitución de los Jefes Policíacos; Luis Cueto Ramírez, Raúl Mendiolea Cerecero y Alfonso Frías; responsables de la agresión.

5.- Indemnización a las familias de todos nuestros compañeros caídos.

6.- El deslinde de responsabilidades de los funcionarios que ordenaron la represión, a los cuales se juzgará, de acuerdo con la magnitud de su delito.

Esta lucha es larga y dura, sin embargo, consideramos por el momento que estos puntos son indispensables para lograr la LIBERTAD DE EXPRESION Y REUNION EFECTIVA, para entonces, sin temor a la represión, analizar y especificar todas y cada una las fallas del actual sistema de gobierno.

TRABAJADOR MEXICANO: HAZ TUYA ESTA HUELGA NACIONAL.

EXPLOTAR A LA TIERRA, NO AL HOMBRE.

COMITE DE LUCHA.

Chapingo, Méx., Agosto de 1968.

Document 5 : Texte du Comité de lutte (août 1968)

Si l'on considère le ton de ce texte, il s'avère moins conciliant, moins consensuel que celui du recteur Javier Barrios Sierra :

(a) Ici, il n'y a aucune adresse spécifique, contrairement au discours de Barrio (« compañeros », « muchas gracias ») ; les actes de parole phatiques servant à entretenir les relations entre les interlocuteurs sont totalement absents. Une seule fois, dans le premier des trois slogans de la fin écrits en majuscules, le « travailleur mexicain » (« *trabajador mexicano* ») est convoqué, dans le cadre d'un slogan qui pourrait également figurer sur une banderole.

(b) Alors que Barrios désigne les acteurs hostiles à un débat pacifique, comme des « provocateurs » (« *provocadores* ») mettant en péril la paix sociale, les adversaires, dans le discours du « *pliego petitorio*[12] », sont les grenadiers, les chefs de la police (parfois même nommés) et les « responsables de la répression ». Les adversaires sont donc désignés de manière plus précise dans ce texte que dans celui de Barrios. « Les grenadiers », « les chefs de la police », par exemple, n'ont que

[12] EXIGER – et encore plus « EXIGER quelque chose dans un contexte tendu » – est considéré un *face threatening act* selon la théorie pragmatique des FTA de Brown/Levinson (2007).

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

> la valeur syntaxique d'épithètes se référant à des noyaux de syntagmes nominaux : « *Libertad* », « *Desaparición* », « *Destitución* », « *Deslinde* ». Les actions y paraissent plus importantes que les acteurs syntaxiquement subordonnés. Chez Barrios, au contraire, les « provocateurs » sont des sujets autonomes.

En somme, du point de vue linguistique et rhétorique, une liste nominalisée de revendications (« nous exigeons ») ne semble pas être le moyen approprié pour ramener les acteurs plus forts à la table ronde dans un discours asymétrique qui se durcit. Et l'utilisation de pronoms de totalité (« *La libertad de los Presos Políticos* ») n'y contribue nullement (Eggler 2006 : 175-177). Ce bref texte montre clairement le durcissement des positions, l'escalade du conflit, qui atteindra un nouveau pic avec les marches du 13 août, lesquelles seront à leur tour dénoncées avec virulence le 1er septembre par le président Díaz Ordaz dans son discours. Il était d'ores et déjà quasiment exclu, même avant ce discours, que l'homme fort du *Palacio Nacional* fasse preuve de compréhension face aux exigences de la jeunesse insurgée.

4 Le président intervient : Le 4e rapport comme péripétie

Après les nombreux discours et escarmouches du mois d'août, arrive le 1er septembre, date emblématique de la politique mexicaine puisque c'est ce jour où le président prononce son discours à la nation et à son peuple. Comme nous l'avons vu, le conflit entre les autorités et les étudiants réformateurs s'est intensifié au cours du mois d'août 1968, chacune des deux parties fabriquant son image discursive de l'ennemi. Pour reprendre les termes de Watzlawick : La ponctuation entre l'agression et la contre-agression a conduit à une radicalisation de la situation à des intervalles de plus en plus rapprochés. Désormais, le pays tout entier est « paralysé » dans l'attente des paroles de son président :

> [L]e pays s'est paralysé pour écouter ses paroles. En 1968, la partie la plus importante est consacrée aux jeunes. Dans ce document, Díaz Ordaz expliquait que les protestations provenaient de trois types de personnes, certains cas plus graves que d'autres : (1) ceux qui font pression sur le « gouvernement pour qu'il réponde à certaines demandes » (2) ceux qui tentent d'en « profiter à des fins idéologiques et politiques » (3) ceux qui veulent « semer le désordre, la confusion et la rancune pour [...] discréditer le Mexique » en profitant de l'ouverture des Jeux olympiques prévue le 12 octobre. (Aguayo 2018, 51f., traduit par ME)

Tout au long de son discours, le président Díaz Ordaz fait preuve de peu de compréhension voire d'empathie, comme nous pouvons le voir dans les extraits de texte ci-dessous : En ce qui concerne le point (1), il signale bien une certaine disposition au dialogue, mais il insiste immédiatement de manière implicite sur le fait que les manifestants prêts à parler ne sont pas vraiment disposés à comprendre d'autres arguments et qu'ils ne parlent pas la même langue que celle du gouvernement. Pour renforcer son propos, il qualifie les insurgés de « sourds » qui ne sont prêts à dialoguer que lorsqu'il n'y a rien à dire. Dans ce passage, le président ne s'attribue rien de

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

moins que la souveraineté d'interprétation de ce qu'est un discours raisonnable. En ce qui concerne le point (2) mentionné par Aguayo, il insinue que les manifestants empruntent des devises et des slogans aux insurgés (sans doute de gauche) d'autres pays. Dans le point (3), l'insinuation selon laquelle les manifestants planifient le sabotage des Jeux olympiques de Mexico, qui débutent le 12 octobre 1968, devient explicite. – Dans le point (0) du tableau ci-dessous, à la fin de l'extrait proposé, le président fonde tout son *« informe »* sur une construction inviolable, une autorité intouchable : la Constitution nationale qui régit le Mexique, pas seulement sur papier.

(1) Desde la provincia, invité a ver con objetividad los hechos y a afrontarlos con serena ecuanimidad, convocando al diálogo. El diálogo verdadero que significa la posibilidad de exponer los propios argumentos, al par que la disposición de escuchar los [argumentos] ajenos ; deseos de convencer, por supuesto, pero también ánimo de comprender ; el diálogo, que resulta imposible cuando se hablan lenguajes distintos ; cuando una parte se obstina en permanecer sorda y, más todavía, cuando se encierra en la sin razón de aceptarlo sólo para cuando no haya sobre qué dialogar. (Aplausos 15 s) […]	(1) Depuis la province, j'ai appelé à une vision objective des faits et à les affronter avec calme et sérénité, en appelant au dialogue. Le vrai dialogue, qui signifie la possibilité d'avancer ses propres arguments et la volonté de présenter ses propres arguments ; le désir de convaincre, bien sûr, mais aussi celui de comprendre ; le dialogue, qui est impossible lorsqu'on parle des langues différentes ; lorsqu'une partie reste obstinément sourde et, plus encore, lorsqu'elle s'enferme dans l'attitude déraisonnable de ne l'accepter que lorsqu'il n'y a rien à dire. (Applaudissements 15 s) […]
(2) De algún tiempo a la fecha a nuestros principales centros de estudio, se empezó a reiterar insistentemente la calca de los lemas usados en otros países, las mismas pancartas, idénticas leyendas, unas veces en simple traducción literal, otras en burda parodia. El ansia de imitación se apoderaba de centenares de jóvenes de manera servil y arrastraba algunos adultos. » […]	(2) Depuis quelque temps, nos principaux centres d'études reprennent avec insistance des slogans copiés d'autres pays, les mêmes bannières, des légendes identiques, parfois directement la traduction littérale, parfois comme parodie grossière. Le désir d'imitation s'est emparé de centaines de jeunes de manière servile et a entraîné certains adultes dans son sillage. » […]
(3) […] Cuando hace años se solicitó y obtuvo la sede […] no hubo manifestaciones de repudio ni tampoco durante los años siguientes y no fue, sino hasta hace unos meses, cuando obtuvimos informaciones de que se pretendía estorbar los juegos. […]	(3) « […] Lorsqu'on a demandé et obtenu, il y a des années, le siège [*i.e.* des Jeux olympiques], il n'y a pas eu de manifestations d'opposition, pas même au cours des années suivantes. Ce n'est qu'il y a quelques mois que nous avons reçu des informations sur l'intention de troubler les jeux. […]
(0) No solo respetamos su libertad y su autonomía, sino que las defendemos ; pero no podemos admitir que las universidades, entraña misma de México, hayan dejado de ser parte del suelo patrio y estén sustraídas al régimen constitucional de la nación. (Aplausos 25 s.) »	(0) Non seulement nous respectons leur liberté et leur autonomie, mais nous les défendons. Cependant, nous ne pouvons pas admettre que les universités, qui constituent les entrailles mêmes du Mexique, aient cessé de faire partie du territoire national et ne se soumettent pas au régime constitutionnel de la nation. (Applaudissements 25 secondes) »

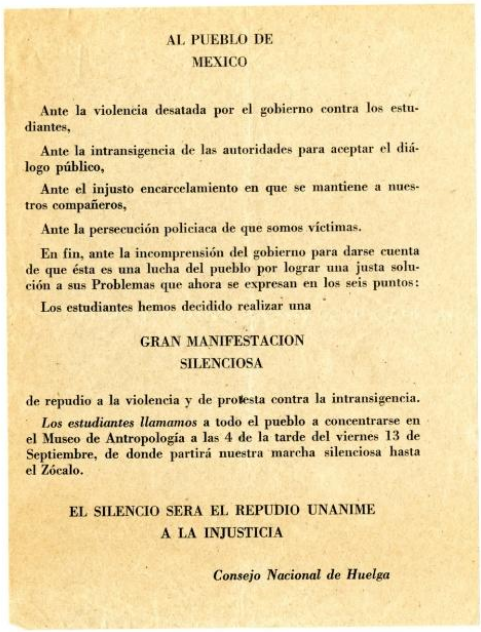
L'évolution de la situation, depuis le premier acte de violence du 23 juillet 1968 jusqu'au discours présidentiel du 1er septembre, avait tous les traits d'un drame qui allait bientôt conduire à la lutte finale entre les troupes gouvernementales, militairement supérieures, et les étudiants révoltés. On peut probablement considérer le discours de Díaz Ordaz comme la péripétie des événements autour de 1968 – mais il restait encore un mois, jusqu'au 2 octobre, jusqu'au meurtre de masse de Tlatelolco. Cela signifie qu'il y a eu un temps de retard avant l'explosion finale, qui a été la marche

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

silencieuse pacifique de la mi-septembre, lors de laquelle des dizaines de milliers de manifestants ont manifesté en silence, soutenus par des milliers de compatriotes. La marche silencieuse comme une sorte de trêve.

5 La réaction discursive : La marche du silence du 13 septembre

L'appel à la marche silencieuse a été lancé par le biais de tracts qui reprenaient les points des « *Pliegos petitorios* », mais n'appelaient en aucun cas à la violence. En voici un exemple[13] :



AL PUEBLO DE
MEXICO

Ante la violencia desatada por el gobierno contra los estudiantes,

Ante la intransigencia de las autoridades para aceptar el diálogo público,

Ante el injusto encarcelamiento en que se mantiene a nuestros compañeros,

Ante la persecución policiaca de que somos víctimas.

En fin, ante la incomprensión del gobierno para darse cuenta de que ésta es una lucha del pueblo por lograr una justa solución a sus Problemas que ahora se expresan en los seis puntos:

Los estudiantes hemos decidido realizar una

GRAN MANIFESTACION
SILENCIOSA

de repudio a la violencia y de protesta contra la intransigencia.

Los estudiantes llamamos a todo el pueblo a concentrarse en el Museo de Antropología a las 4 de la tarde del viernes 13 de Septiembre, de donde partirá nuestra marche silenciosa hasta el Zócalo.

EL SILENCIO SERA EL REPUDIO UNANIME
A LA INJUSTICIA

Consejo Nacional de Huelga

AU PEUPLE DU MEXIQUE

Face à la violence déchaînée par le gouvernement contre les étudiants,
Face à l'intransigeance des autorités, refusant le dialogue public,
Face à l'emprisonnement injuste de nos camarades,
Face à la persécution policière dont nous sommes victimes.
En bref, face à l'incapacité du gouvernement à se rendre compte qu'il s'agit d'une lutte du peuple pour obtenir une solution juste à ses problèmes, qui sont maintenant exprimés en six points : Nous, les étudiants, avons décidé d'organiser une

GRANDE MANIFESTATION SILENCIEUSE

de répudiation de la violence et de protestation contre l'intransigeance.
Nous, les étudiants, faisons appel à toute la population pour se rassembler à 16 heures, le vendredi 13 septembre, au Musée d'Anthropologie, d'où partira notre marche silencieuse vers le *Zócalo*.

LE SILENCE SERA LE REJET UNANIME DE L'INJUSTICE.

Conseil national de la grève

Document 6 : Appel à la marche silencieuse

Pour comprendre la sémiotique et la rhétorique de la marche silencieuse, il est important de se souvenir de l'itinéraire précis que les organisateurs avaient fixé. La manifestation du 13 septembre passe par plusieurs lieux emblématiques de la ville. On peut parler d'une véritable « rhétorique topographique » (Hofmann *et alii* 2004 : 235). La marche du silence commence, comme la manifestation du 27 août, sur la place devant le *Museo Nacional de Antropología*. De là, elle se dirige vers l'est, le long du *Paseo de la Reforma*[14], le boulevard de la ville, jusqu'à l'*Alameda Central* où se trouve le monu-

[13] Source de ce tract : Consejo Nacional de Huelga (México) (Productor), Gran manifestación silenciosa, Fondo M68, Centro Cultural Universitario Tlatelolco, UNAM, accessible : https://m68.mx/coleccion/8105 (consulté le 24/07/2023)

[14] Le *Paseo de la Reforma* est l'artère principale de Mexico : une large rue avec une vaste promenade, de nombreux monuments, des boutiques et des hôtels de luxe. Elle a été construite sous l'impulsion de l'empereur Maximilien (1832-1867), qui avait été nommé empereur du Mexique par l'empereur Napoléon III en 1864. Maximilien souhaitait une liaison directe entre sa résidence officielle du château de Chapultepec et le *Zócalo* du Centre historique, qui s'appelait initialement *Calzada del Emperador*.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

ment en l'honneur du président réformateur du XIX[e] siècle Benito Juárez : *Hemiciclo a Juárez*. L'*Alameda* est un parc situé à l'ouest. De là, la marche continue tout droit vers l'ouest, le long de l'*Alameda* sur l'*Avenida Juárez*[15] jusqu'à l'Opéra *(Palacio de Bellas Artes)*, puis vers l'est, par l'*Avenida Cinco de Mayo*[16], qui se trouve déjà dans le Centre historique, jusqu'au *Zócalo*[17].



Document 7 : Parcours de la marche du silence

Cette marche silencieuse n'était pas seulement emblématique par son parcours, mais aussi par sa date. Elle était fixée au 13 septembre 1968, deux jours avant le 15 septembre, date de la commémoration, chaque année, du début de la guerre d'indépendance mexicaine. Ce jour est célébré dans tout le pays, surtout dans la Ville de Mexico, où le président se rend, le soir, à 23 heures, sur le balcon du palais du gouvernement au *Zócalo* et crie face à la foule les noms des combattants de l'indépendance (« *Grito de Dolores* ») en commençant par « *¡Viva México !* ». Des dizaines de milliers de personnes assistent à ce spectacle et chantent l'hymne national à la fin du « *grito* ». On peut donc dire que les manifestants, par ce choix de l'itinéraire et de la date pour leur marche, avaient compté sur l'élan de patriotisme que cela susciterait, à interpréter plutôt comme un signe de réconciliation que comme un signe de destructivité.

Je souhaite m'intéresser à présent aux témoins de l'époque, mais aussi, par exemple, à ceux qui ont refait la marche silencieuse, en 2018, à l'occasion du 50[e] anniversaire. Je m'appuie sur différents textes (littéraires), des citations radiophoniques, des images, ainsi que l'une des meilleures caricatures sur cette marche.

Je commencerai par Luis González de Alba (1944-2016) : écrivain, journaliste, psychologue, militant de gauche et activiste pour les droits des homosexuels, dans ses notes autobiographiques « *Los días y los años* », il décrit parfaitement la manière dont la

[15] Ce boulevard porte le nom du président Benito Juárez (1806-1872), en fonction de 1861 à 1872.

[16] Le nom de la rue rappelle la bataille de Puebla du 5 mai 1862, lorsque les Mexicains, inférieurs en nombre, ont vaincu les troupes napoléoniennes.

[17] Source du plan : El*Universal*Mx, https://twitter.com/i/events/1040281968435490816 (consulté le 24.07.2023). Publié dans le cadre d'un appel à la répétition de la marche lors de son 50[e] anniversaire, le 13 septembre 2018.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

marche s'est déroulée et l'atmosphère qui a régné pendant le parcours (González de Alba 1971 : 119-120 ; traduit par ME) :

> L'hélicoptère volait toujours presque à la hauteur de la cime des arbres. Finalement, la marche a commencé à l'heure convenue dans le silence le plus total. Maintenant, elles [les forces de l'ordre] ne pouvaient même plus utiliser le prétexte de l'insulte. À peine avaient-ils [les manifestants] quitté le *Bosque*[18] que les colonnes ont commencé à grossir. Tout le *Paseo de la Reforma*, les trottoirs, les boulevards, les monuments et même les arbres étaient envahis par une foule qui prolongeait la formation initiale de cent mètres. Et de ces dizaines, puis de ces centaines de milliers, on n'entendait que le bruit des pas. Le silence était plus impressionnant que la foule. Alors que les cris, les acclamations et les chants des autres manifestations donnaient l'impression d'une fête populaire, le silence de la manifestation ressemblait à une cérémonie solennelle. Il était impossible de parler et de crier comme en d'autres occasions, aussi, lorsque nous avons entendu clairement pour la première fois les applaudissements et les voix d'encouragement provenant des épaisses formations humaines qui se sont ensuite jointes à notre contingent, est apparu le symbole qui a bientôt recouvert toute la ville, s'invitant même dans les manifestations publiques, à la télévision et dans les cérémonies officielles : le « V » de « *¡Venceremos !* ». Fait avec les doigts, formé à partir des contingents en marche, puis peint sur les cabines téléphoniques, les bus et les panneaux d'affichage. Dans les endroits les plus improbables, partout, le symbole d'une volonté indestructible, incorruptible, qui résiste à tout, même au massacre qui s'ensuit. […]
>
> De nouveau le *Paseo de la Reforma*, *l'Avenida Juárez*, *Cinco de Mayo*, le *Zócalo*. Des gens à toutes les fenêtres et sur les balcons, sur les trottoirs, sur les statues, dans les branches des arbres. On pouvait maintenant entendre les exclamations et les applaudissements. Le *Zócalo* était à nouveau plein. Couvertures, banderoles, grandes images de Zapata et de Villa[19], mais aucune de Carranza ou d'Obregón[20]. Lorsque notre contingent est arrivé au *Zócalo*, la manifestation avait déjà commencée. Chaque orateur a abordé un point de la liste des revendications. À la fin, à la tombée de la nuit, le silence a été rompu par l'hymne national. Nous avons mis fin à la manifestation et au rassemblement en nous levant et en tenant des torches en l'air.
>
> D'un côté à l'autre de l'immense place, on agitait des torches et c'étaient des embrassades. La manifestation a complètement changé le rapport de force. Nous avions fait comprendre une fois pour toutes que nous n'avions

[18] « *El Bosque* » est l'abréviation de « *Bosque de Chapultepec* », un immense parc urbain à l'ouest du centre-ville, où se trouve également le Musée national d'Anthropologie.

[19] Une référence à Emiliano Zapata (1879-1919) et Pancho Villa (1878-1923), deux protagonistes de la Révolution mexicaine qui a commencé en 1910 avec le renversement du dictateur Porfirio Díaz et dont la fin, au sens strict, peut être fixée à l'introduction de la nouvelle constitution en 1917.

[20] Une référence au président mexicain Venustiano Carranza, assassiné en 1920 alors qu'il était en fonction, et à l'un de ses successeurs, Álvaro Obregón (président de 1920 à 1924).

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

> reçu ni réponse ni solution. Les revendications demeuraient et les étudiants étaient prêts, avec le reste de la population, à poursuivre la lutte. Le rapport du président a été définitivement démasqué comme une tentative grossière de confusion et d'intimidation. Nous exigions une fois de plus une solution honnête et sincère de la part d'un gouvernement habitué aux « négociations en coulisses ». Ne pas nous contenter de maintenir la force que nous avions démontrée, mais l'augmenter, ouvrait de nouvelles possibilités de triomphe. La peur, la confusion, les rumeurs et les conflits internes ont été laissés derrière nous. Les enseignants nous ont encouragés avec enthousiasme à oublier la « retraite stratégique ». Cette victoire avait tout changé. Nous avons alors appris que le gouvernement avait prévu dix mille manifestants, alors que le CNH en attendait cent cinquante mille en raison de la campagne du gouvernement s'appuyant sur la peur. Le nombre de participants a atteint finalement les trois cent mille, dépassant ainsi les estimations les plus optimistes.

Donnons aussi la parole à quelques témoins de l'époque, c'est à dire d'anciens étudiants et professeurs, qui se sont souvenus de la marche du silence de « M68 » lors d'une émission spéciale de la radio UNAM en 2018[21] :

(a) Après tant de verbiage […] : marcher dans le silence le plus complet. Ne rien dire pour tout dire. Se taire pour parler.

(b) Le silence a gelé la ville et l'a secouée : il l'a mise en colère, il l'a rendue triste.

(c) En ce qui me concerne, j'ai eu beaucoup de mal à me taire… je me souviens que je portais du ruban adhésif sur la bouche, plusieurs d'entre nous le portaient, moi en particulier, parce que, oui… une marche très émotionnelle… pas un seul mot, personne ne provoquait, mais je sais qu'à ce moment-là la plupart des gens étaient déjà avec nous, et ils nous voyaient, je pense, avec affection et admiration, ce qui, à ce moment, n'était plus très difficile, car ils étaient peu à penser que nous étions fous et que la seule chose que nous visions était de gâcher les Jeux Olympiques.

(d) Je pense qu'environ la moitié de la ville de Mexico soit participait à la marche, soit regardait passer la marche. La ville était à moitié vide, tout le monde était là, et dans cette ville, si bruyante d'habitude, à ce moment, devant l'*Hemiciclo a Juárez*, ce fut un silence incroyable, et, comme ils ne pouvaient pas parler, les étudiants ont commencé à faire le « V » de « Victoire » ; il y avait des femmes qui pleuraient ; c'était très, très, très, très émouvant. C'est sans doute à ce moment que le Conseil de grève a disposé du plus grand pouvoir.

(e) Ce que nous avons fait, nous l'avons fait avec une conscience parfaite. Et pourquoi l'avons-nous fait avec une conscience parfaite ? Parce que

[21] Radio UNAM 2018, M68 – *Voces contra el olvido : La marcha del silencio.* Source : <https://m68.mx/coleccion/34172> (transcrit et traduit par nous-même, consulté le 24/07/2023).

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

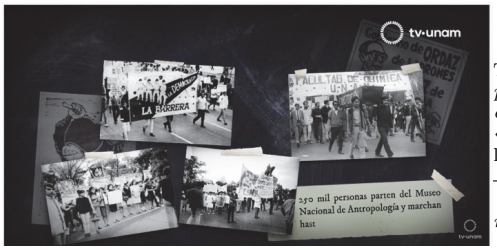
la décision que nous avions prise était la nôtre. Personne ne nous avait dit de le faire. Et c'est là que je souligne ce que je considère comme la chose la plus importante du mouvement étudiant. Qu'est-ce que le mouvement étudiant ? Nous ne le savions pas à l'époque. Mais le mouvement étudiant a été l'expérience, pendant une centaine de jours…, d'une pratique sans précédent dans le pays, appelée « démocratie participative ». Nous avons tous décidé de ce qu'il fallait faire, nous avons tous approuvé ce qu'il fallait faire, et nous avons tous fait en conséquence ce que nous devions faire.



Document 8

TV UNAM[a] Pancarte à gauche : « *El silencio no significa ceder / ¡Aquí no se rinde nadie !* » « Le silence ne signifie pas que nous cédions / Ici personne n'abdique ! » Pancarte à droite : « *El silencio es impresionante y más elocuente que las palabras que acallaron las bayonetas* » « Le silence est impressionnant et plus éloquent que les mots que les baïonnettes ont fait taire. »

[a]Source : https://youtu.be/hXIQmJ0tviY (consulté le 24/07/2023).



Document 9 :
Pancartes lors de la marche du silence

TV UNAM[a] Pancarte à droite, en bas : « *250 mil personas parten del Museo de Antropología y marchan hast*[*a el Zócalo*] »
« 250 000 personnes partent du Musée d'Anthropologie et marchent vers le *Zócalo* »

[a]Source : *Ibid.* – Texte dans la bulle : « *Se oye más el silencio* », « On entend plus fort le silence ».



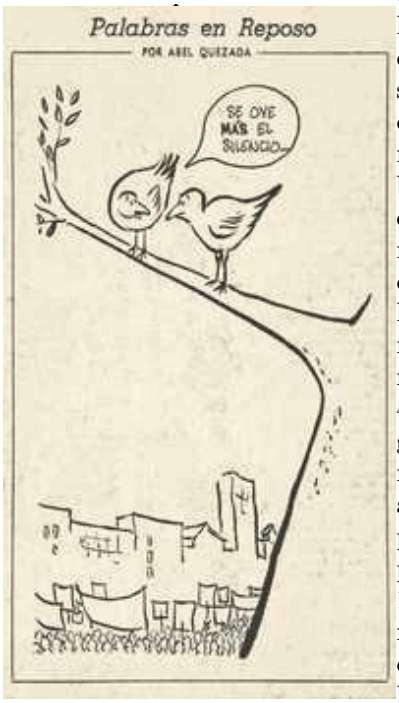
Document 10 :
Le Zócalo, Marche du silence, 13 septembre 1968

Le *Zócalo*, le 13 septembre 1968 (*Museo Archivo de la Fotografía*[a]) : « *La plaza, la Catedral, son el corazón de la ciudad ; llegar a ella y tomarla era como tomar el centro mismo del país.* » « La place, la cathédrale sont le cœur de la ville ; l'atteindre et la prendre, c'était comme prendre le centre même du pays. » (Poniatowska 1980 : 48-49).

[a]Source : https://youtu.be/PgKdADJLwaQ?list=PLk1OE7Kv9Lmfzc7G5pcD3P2e3-gtShx3l (consulté le 24/07/2023).

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

La caricature d'Abel Quezada, ci-dessous, *Palabras en reposo* (Mots en repos), publiée dans *Excélsior* le 14 septembre 1968, est l'une des meilleures caricatures sur la marche du silence et la réponse des étudiants à la rhétorique vide du gouvernement Díaz Ordaz.



Document 11 :
Caricature, Marche du silence
Excelsior 14 septembre 1968

Sur le *Zócalo*, le silence a pris fin sans violence ! La marche du 13 septembre 1968 a été en somme un événement pacifique et silencieux dans un brouhaha politique en pleine escalade – la marche représentait le dernier espoir d'une solution pacifique au conflit. Un espoir vain, car en arrière-plan, les préparatifs de l'offensive ultime étaient déjà en cours. Le 2 octobre, les forces de sécurité ont tendu une embuscade aux étudiants, sur la Place de Tlatelolco, entourée de hauts buildings et parsemée d'embûches au nord du centre-ville. Elles les ont attaqués, tuant ou blessant grièvement nombre d'entre eux. Il y a eu des morts dans tous les rangs : parmi les étudiants, les militaires, les professeurs et les citoyens non concernés. Le lendemain, la presse pro-régime a fait état de 23 (*Ovaciones*) à 40 morts (*La Prensa*). Le porte-parole du gouvernement a officiellement parlé de « 7 morts » (Aguayo 2018 : 84). Par la suite, on a estimé un nombre de victimes beaucoup plus élevé. Au début des années 2000, on a parlé d'environ 300 morts (Aguayo 2018 : 111). Mais on ne connaîtra sans doute jamais le chiffre exact, ne serait-ce que parce qu'après le 2 octobre 1968, il y eut, outre les corps identifiables, de très nombreuses personnes disparues[a].

[a] La caricature d'Abel Quezada, « *Palabras en reposo* » (Mots en repos), publiée dans *Excélsior* le 14 septembre 1968, est l'une des meilleures caricatures sur la marche du silence et sur la réponse des étudiants à la rhétorique vide du gouvernement de Díaz Ordaz. – Texte dans la bulle : « *Se oye más el silencio* » (On entend plus fort le silence). Accessible par : https://www.jornada.com.mx/2008/09/13/index.php?section=politica&article=008n1pol (consulté le 24.07.2023).

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

Dix jours après le massacre de Tlatelolco, le 12 octobre 1968, le président Gustavo Díaz Ordaz inaugure les Jeux Olympiques d'été de Mexico qui se termineront, comme prévu, le 27 octobre 1968.

6 La pragmatique et la grammaire du silence : Réflexions

La « Marche du silence » a été le dernier grand répit avant que les événements ne dégénèrent en crime de masse à Tlatelolco. La tragédie ne pouvait plus être évitée, car la marge de manœuvre entre l'appareil du pouvoir et les manifestants était totalement asymétrique. Lorsqu'un conflit entre deux parties s'accentue – qu'il s'agisse de deux personnes ou de deux pays – et qu'il se déroule selon le schéma décrit par Bolzano en 1889[22] (R = a – a + a – a + a – a + a – a + a – a + a – …), alors la dynamique ralentit souvent jusqu'à l'arrêt. Mais la dynamique peut aussi s'amplifier quantitativement et s'envenimer, provoquant, dans le pire des cas, un désastre.

Tant que le conflit est en cours, il y a encore une chance pour que le désastre ne se produise pas. Il est possible – plus couramment aujourd'hui qu'en 1968 – de recourir à des pratiques de désescalade (Glasl 2013, part 3), par exemple, le recours à des médiateurs. Le problème de ces interventions est toutefois que les deux (ou plusieurs) parties doivent se mettre d'accord sur la procédure. Il est fort possible que le président Díaz Ordaz n'ait pas voulu accepter des médiateurs neutres dans son palais gouvernemental.

Donc, si la médiation professionnelle n'est pas une option, il faut réfléchir à d'autres méthodes. La communication doit alors devenir "créative" pour que le plus faible ait aussi une chance dans le conflit. Si une communication ouverte n'est pas possible, il reste, toujours selon Wittgenstein, le silence comme option. Il s'agit du « silence éloquent » qui, loin d'être vide de contenu, offre une possibilité de réagir dans des situations de communication bloquées. Nous pouvons parler d'une véritable pragmatique, voire d'une grammaire (*cf.* plus bas) du silence, si nous considérons les conditions générales dans lesquelles celui-ci est pratiqué.

Le silence a une histoire communicative en amont (une escalade, dans notre cas), il produit des bruits secondaires pendant que le silence se fait : les participants de la marche se sont tus, mais pas les spectateurs. Le silence a aussi une histoire communicative en aval (la poursuite de l'escalade, par rapport à M68). Enfin, le silence signifie une pause dans les hostilités, un moment de détente, un acte d'esthétique dans un contexte de violence croissante[23].

En ce qui concerne la marche silencieuse, elle ne l'est pas seulement parce qu'il manquerait les paroles prononcées ou chantées. Les tracts, les banderoles, la musique, mais aussi les vêtements que nous portons, les lèvres collées par des bandes adhésives en forme de X, les discours antérieurs, postérieurs et prononcés ailleurs dans la

[22] *Cf.* le début de ce texte.

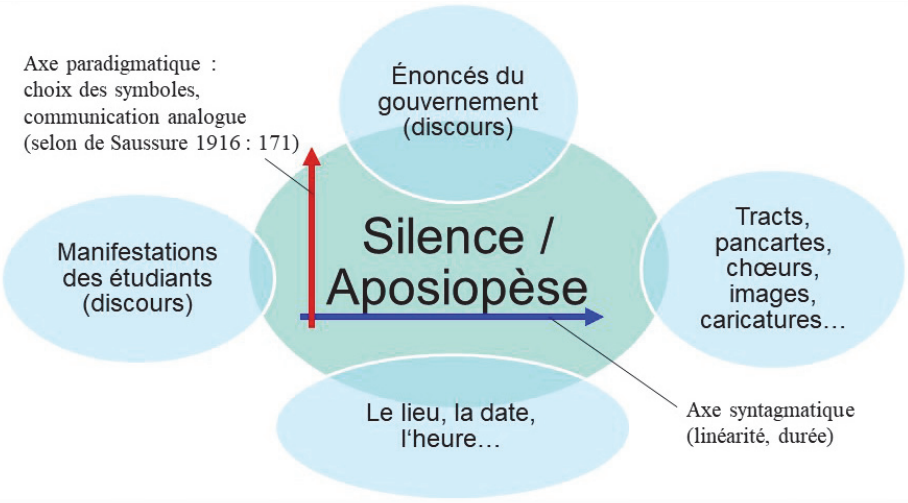
[23] Même dans le cas d'un discours conventionnel, c'est le silence quand une dispute s'envenime, quand on ne veut pas dire quelque chose d'embarrassant, quand on veut consoler quelqu'un sans dire rien de faux. Voir à ce sujet la figure de style de l'aposiopèse, très bien expliquée dans Ueding/Steinbrink (1994 : 322-323).

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

ville, l'itinéraire choisi, le jour choisi, voire l'heure choisie : tout ceci, qui relève de la communication non-verbale, fait également partie de la rhétorique d'une marche silencieuse et enrichit ce silence de significations à haut degré.

La stratégie du mutisme, adoptée pour cette marche, a donné la mesure de sa force communicative, montrant combien les signes non-verbaux, mais plus encore le silence compact, peuvent être plus puissants à dire la révolte que de crier haut et fort le programme du parti.

Le silence est – comme la communication verbale – enchâssé dans l'espace et le temps ; il est en outre entouré des voix des individus qui communiquent. De ce point de vue, le silence s'inscrit dans un enchevêtrement de sons ; il naît dans un cadre de « polyphonie ». Dans le silence, nous trouvons les trois constituantes linguistiques qui génèrent les discours tout comme les textes individuels : Premièrement, un « contexte pragmatique » dans lequel le message est inscrit (*cf.* les cercles en bleu clair dans le graphique ci-dessous). Deuxièmement, un « sens », c'est-à-dire, une « sémantique » ou une « logique », qui est la somme des symboles non verbaux et verbaux écrits (*cf.* axe rouge ci-dessous). Enfin, le silence, comme la langue parlée et écrite, s'étend linéairement. Cette linéarité des symboles suit certaines règles et est communément dénommée « syntaxe » (*cf.* axe bleu ci-dessous).



Document 12 : La rhétorique du silence, schéma, M. Eggler

Bibliographie

Aguayo, Sergio (2018), *El 68, Los estudiantes, el presidente y la CIA*, Ciudad de México, Proceso.

Anaya Rosique, Jesús (dir.) (2021), *La sociedad frente al poder, 1968-1971, Crónica inmediata de una lucha decisiva*, Ciudad de México, Fausto.

Boethius, Anicius Manlius Severinus ; Moreschini, Claudio (dir.) (2012), *De consolatione philosophiae. Opuscula theologica*, Berlin, Walter de Gruyter.

Bolzano, Bernard (1889), *Paradoxien des Unendlichen*, Berlin, Mayer und Müller.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

Brom, Juan (2017), *Esbozo de historia de México*, Ciudad de México, Penguin.

Brown, Penelope ; Levinson, Stephen (2007), « Gesichtsbedrohende Akte », in : Kuch, Hannes ; Krämer, Sybille ; Herrmann, Steffen K. (dir.), *Verletzende Worte : Die Grammatik sprachlicher Missachtung,* Bielefeld, Transcript, p. 59-88 (1ère édition en anglais : *Politeness. Some Universals in Language Usage*. Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Studies in Interactional Sociolinguistics, 4 »).

Castillo García, Gustavo (2008), « El silencio, más elocuente que las bayonetas », *La Jornada*, 13 septembre 2008, en ligne : https://www.jornada.com.mx/2008/09/13/index.php?section=politica\&article=008n1pol (consulté le 24/07/2023).

Eggler, Marcel (2006), *Argumentationsnalyse textlinguistisch. Argumentative Figuren für und wider den Golfkrieg von 1991*, Tübingen, Niemeyer, coll. « Germanistische Linguistik, 268 ».

Ferman Cruz, Fabiola (2018), *El mapa de Nuremberg : Un acercamiento a la visión española de México-Tenochtitlan*, Universidad Veracruzana, Tesis.

Hofmann, Franck ; Sennewald, Jens E. ; Lazaris, Stavros (dir.) (2004), *Raum – Dynamik / dynamique de l'espace. Beiträge zu einer Praxis des Raums / contributions aux pratiques de l'espace,* Bielefeld, transcript ; disponible en ligne : https://www.transcript-verlag.de/shopMedia/openaccess/pdf/oa9783839402511.pdf (consulté le 24/07/2023).

Informes, « Informes presidenciales de Gustavo Díaz Ordaz », Cámara de Diputados LX Legislatura-Centro de Documentación, Información y Análisis, en ligne : http://www.diputados.gob.mx/sedia/sia/re/RE-ISS-09-06-13.pdf (consulté le 24/07/2023).

Jäger, Siegfried ; Zimmermann, Jens (dir.) (2010), *Lexikon Kritische Diskursanalyse. Eine Werkzeugkiste*, Münster, Unrast Verlag.

Krauze, Enrique (2013), *La presidencia imperial. De Manuel Ávila Camacho a Carlos Salinas de Gortari,* Ciudad de México, Tusquets (1ère édition : 1997).

Knoll, Martin (2013), *Die Natur der menschlichen Welt. Siedlung, Territorium und Umwelt in der historisch-topografischen Literatur der Frühen Neuzeit,* Bielefeld, transcript.

Poniatowska, Elena (1980), *Fuerte es el silencio*, Ciudad de México, Ediciones Era.

Fábregas Puig, Andrés A. (2019), « Tlatelolco 1968 : Memoria de un antropólogo », *Disparidades, Revista de Antropología*, vol. 74, n° 2, en ligne : https://dra.revistas.csic.es/index.php/dra/article/view/611 (consulté le 24/07/2023).

Rojas, Rafael (2018), « El 68 mexicano : la nueva historia » , *Letras Libres*, n° 238, octobre 2018, en ligne : https://www.letraslibres.com/mexico/historia/el-68-mexicano-la-nueva-historia (consulté le 24/07/2023).

Saussure, Ferdinand de (1916), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916.

von Sass, Hartmut (dir.) (2013), *Stille Tropen, Zur Rhetorik und Grammatik des Schweigens*, Freiburg/Br, Karl Alber.

Ueding, Gert ; Steinbrink, Bernd (dir.) (1994), *Grundriss der Rhetorik. Geschichte – Technik – Methode*, Stuttgart, J. B. Metzler.

Watzlawick, Paul ; Beavin Janet ; Jackson Don D. (dir.) (1979), *Une logique de communication*, Paris, Seuil, 1972 (1ère édition française : 1972 ; originale anglaise : *Pragmatics of Human Communication – A Study of Interactional Patterns, Pathologies and Paradoxes*, New York, W. W. Norton, 1967.

Wittgenstein, Ludwig (1993), *Tractatus logico-philosophicus,* traduction, préambules et notes de Gilles Gaston Granger, Paris, Gallimard (1ère édition en allemand : Londres, Kegan Paul, Trench, Trubner & Co., 1922).

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918